



HAL
open science

Religion culturelle et fétichisme de la marchandise. Actualité de la pensée de Walter Benjamin

Luis Martínez Andrade

► **To cite this version:**

Luis Martínez Andrade. Religion culturelle et fétichisme de la marchandise. Actualité de la pensée de Walter Benjamin. 2021. halshs-03239117v1

HAL Id: halshs-03239117

<https://shs.hal.science/halshs-03239117v1>

Preprint submitted on 27 May 2021 (v1), last revised 15 Jun 2021 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Religion cultuelle et fétichisme de la marchandise Actualité de la pensée de Walter Benjamin

Luis Martínez Andrade

N°150 | mars 2021

Ce texte analyse l'actualité de la critique romantique révolutionnaire de la modernité capitaliste dans la pensée de Walter Benjamin. Cent ans après l'écriture de « Le capitalisme comme religion » (1921), nous montrons son importance et étudions la manière dont le philosophe allemand élabore son analyse micrologico-marxiste. Tout d'abord, nous examinerons les principaux traits de sa critique romantique dans ses livres *Einbahnstrasse* et *Le livre des Passages*. Ensuite, nous examinerons le rôle de la mode dans la dynamique de consommation. Notre intérêt est de révéler la discontinuité de la critique de Benjamin de la logique de la modernité capitaliste.

Working Papers Series

Religion cultuelle et fétichisme de la marchandise Actualité de la pensée de Walter Benjamin

Luis Martínez Andrade

Mars 2021

L'auteur

Luis Martínez Andrade est docteur en sociologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Il est l'auteur de *Religion sans rédemption. Contractions sociales et rêves éveillés en Amérique latine* (Paris, van Dieren, 2015), *Las dudas de Dios: Teología de la liberación, ecología y movimientos sociales* (Santander, Otramérica, 2015), *Écologie et libération. Critique de la modernité dans la théologie de la libération* (Paris, van Dieren, 2016), *Feminismos a la Contra. Entre-vistas al Sur Global* (La Voragine, 2019) et *Textos sin disciplina. Claves para una teoría crítica anticolonial* (Universidad de Guadalajara, 2020).

Le texte

Cet article reprend en grande partie la communication présentée par l'auteur lors du séminaire de l'Observatoire des écritures contemporaines françaises & francophones à l'Université Paris Nanterre, le 20 mars 2019 alors qu'il était chercheur postdoctorant invité au Collège d'études mondiales/Fondation Maison des sciences de l'homme.

Citer ce document

Luis Martínez Andrade, *Religion cultuelle et fétichisme de la marchandise. Actualité de la pensée de Walter Benjamin*, FMSH-WP-2021-150, mars 2021.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2021

Informations et soumission des textes :

wpfmsh@msh-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
54, boulevard Raspail
75006 Paris - France

<http://www.fmsch.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsch.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

Ce texte analyse l'actualité de la critique romantique révolutionnaire de la modernité capitaliste dans la pensée de Walter Benjamin. Cent ans après l'écriture de « Le capitalisme comme religion » (1921), nous montrons son importance et étudierons la manière dont le philosophe allemand élabore son analyse micrologico-marxiste. Tout d'abord, nous examinerons les principaux traits de sa critique romantique dans ses livres *Einbahnstrasse* et *Le livre des Passages*. Ensuite, nous examinerons le rôle de la mode dans la dynamique de consommation. Notre intérêt est de révéler la dis/continuité de la critique de Benjamin de la logique de la modernité capitaliste.

Mots-clefs

Walter Benjamin, capitalisme, religion, mode, marxisme

Worship religion and commodity fetishism. Actuality of Walter Benjamin's thought

Abstract

This text analyses the timelessness of the revolutionary romantic critique of capitalist modernity in Walter Benjamin's thought. One hundred years after "Capitalism as Religion" has been written (1921), we will show its importance and study the way in which the German philosopher elaborates his micrological-Marxist analysis. First, we will examine the nodal points of his romantic critique both in his books *Einbahnstrasse* and *Passagenwerk*. Then we will look at the role of fashion in the dynamics of consumption. Our interest lies in revealing the dis/continuity of Benjamin's critique of the logic of capitalist modernity.

Keywords:

Walter Benjamin, capitalism, religion, fashion, Marxism

Sommaire

Introduction	5
De la critique romantique à la critique marxiste du capitalisme	5
La mode : le rite qui rend hommage à la marchandise	8
Conclusion	10
Références bibliographiques	12

Introduction

En 2021, le texte *Le capitalisme comme religion* de Walter Benjamin fêtera ses cent ans. Écrit à la fin de l'année 1921, ce texte fut publié jusqu'en 1985 par les soins de Ralph Tiedemann et de Hermann Schweppenhäuser. Le philosophe allemand, inspiré à la fois par Max Weber et par Ernst Bloch, y analyse certaines caractéristiques de la structure religieuse du capitalisme. Le capitalisme, nous dit Benjamin, n'est pas seulement une forme conditionnée par la religion, mais un phénomène essentiellement religieux (Benjamin, 2019, p. 57). Pour Michael Löwy (2006), l'importance de ce texte *fragmentaire* réside dans la dénonciation anticapitaliste des formes religieuses qui se cachent sous l'apparence de la sécularisation et dans les similitudes qu'il présente avec certaines thèses développées par la théologie de la libération latino-américaine. En effet, la critique de l'idolâtrie du marché et la logique sacrificielle du capital sont centraux pour le groupe du *Département de recherche œcuménique*, un secteur de la théologie de la libération également connu sous le nom de « Ecole du DEI » (Coelho et Sung, 2019). Pour notre part, dans ce texte, nous montrons l'actualité des réflexions benjaminienne dans la critique radicale de la formation sociale hégémonique, c'est-à-dire de la modernité/colonialité capitaliste. Pour ce faire, notre article aborde, d'une part, la critique romantique révolutionnaire de la modernité capitaliste de Walter Benjamin et, d'autre part, le rôle de la mode dans la dynamique de la consommation.

De la critique romantique à la critique marxiste du capitalisme

Nous partageons le positionnement de Michael Löwy, lorsqu'il affirme que Walter Benjamin est un auteur sui generis, autrement dit que sa pensée échappe à toute forme de classification. Cependant, nous pouvons identifier trois sources dans sa philosophie de l'histoire : a) le romantisme allemand, b) le messianisme juif et c) le marxisme (Löwy, 2001, p. 5). De plus, la critique de la notion de progrès (et de l'idéologie positiviste) qui accompagne toute l'œuvre du philosophe allemand est déjà présente dans son texte de

1914 intitulé *La vie des étudiants*. La critique du progrès qu'il y développe est l'expression d'une vision romantique du monde, autrement dit, elle se présente comme une vision protestataire de la civilisation industrielle/capitaliste moderne illustrée dans la littérature, l'art, la religion, les idées politiques, l'économie, etc. (Löwy et Sayre, 2010). Bien que la critique du capitalisme en tant que religion soit introduite dans le *texte fragmentaire* de 1921, on observe un « tournant marxiste » dans l'ouvrage *Einbahnstrasse* (« Sens Unique »), publié en 1928, et une radicalisation complète de la critique des fantasmagories de la marchandise avec le *Livre des passages*.

Il existe plusieurs exégèses sur *Le capitalisme comme religion* qui mettent en évidence le rôle des dispositifs de séparation capitaliste dans l'expérience de l'être humain (Agamben, 2005, p. 103), le caractère culpabilisant et le désespoir produits par le capitalisme (Löwy, 2006), l'antécédent des débats sur « l'invention de la religion » dans le monde moderne (Coelho et Sung 2019), d'une théologie de la dette (Hinkelammert, 2009, p. 135), la production continue d'objets futiles destinés à maintenir la machine capitaliste en activité (Myllondo, 2019) et, bien sûr, la persistance du religieux sous l'apparence d'une sécularisation institutionnalisée de l'État et de ses multiples violences cumulées et génocidaires (López Varela, 2020). À la lumière de ces interprétations, et dans la continuité de nos réflexions sur le rôle de la consommation dans la configuration d'une « colonialité du faire » (Martínez Andrade, 2015), nous montrerons l'acuité, dans ce nouveau millénaire, de la pensée de Walter Benjamin.

Dans une lettre datée du 27 novembre 1921, destinée à son ami Gerhard Scholem, Walter Benjamin mentionne que lors de sa rencontre avec le philosophe marxiste Ernst Bloch, ce dernier lui avait remis son manuscrit sur Thomas Müntzer (Benjamin 1979, p. 261). Inspiré par la figure de Thomas Müntzer, paysan millénariste et révolutionnaire, Bloch tente, à partir de la philosophie de l'histoire des religions, de montrer la présence de « figures de témoignage » dans les processus d'insurrection et de lutte sociopolitique. Toutefois,

dans la section intitulée « Calvin et l'idéologie de l'argent », Bloch affirme que :

« Aussi bien, en dépit de tous les gains positifs qui peuvent correspondre à une démocratie formelle et morale, dans la foi bourgeoise de Calvin, dans son acceptation des promesses du Diable qui lui offre le monde, l'esprit sécularisateur de la Renaissance se retrouve presque aussi vivant que dans la divinisation luthérienne de l'État ; et la conscience religieuse se voit ainsi privée de la nécessaire tension entre l'état de péché et l'état d'origine par une Réforme qui non seulement mésuse du christianisme, mais en fin de compte le détruit complètement, –par une Réforme qui va même jusqu'à introduire les éléments d'une nouvelle 'religion', celle du capitalisme érigé au rang de religion et devenu l'Église de Mammon » (Bloch, 1975, p, 182).

Nous en déduisons que le texte *Le capitalisme comme religion* a été écrit à la fin de 1921. Suivant les réflexions exposées dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Max Weber, Benjamin va au-delà de la perspective « axiologiquement neutre » (*Wertfrei*) du sociologue allemand et fait une réquisitoire anticapitaliste (Löwy, 2006). Dans ce *texte fragmentaire*, Benjamin identifie quatre caractéristiques qui constituent la structure du capitalisme en tant que religion : a) le capitalisme en tant que pure religion de culte, b) la durée permanente de son culte, c) son caractère culpabilisant et d) le fait que son Dieu reste caché (Benjamin, 2019, pp. 57-64). En effet, on peut apercevoir une dimension anticapitaliste dans ce texte fragmentaire de Walter Benjamin. Cependant, sa perspective n'est pas encore marxiste. Rappelons que, durant ces années, le philosophe allemand était plus proche des courants vitaliste (Friedrich Nietzsche), anarcho-syndicaliste (George Sorel) et messianique (Franz Rosenzweig), comme en témoigne son texte de 1921 intitulé « Pour une critique de la violence ».

Benjamin commence à concevoir *Einbahnstrasse* en 1923. Il y utilise d'abord l'allégorie, l'interprétation et les idées comme des monades (Benjamin, 1979, p. 296) et la laisse imprégnée peu à peu de notions

marxistes (Benjamin, 1979, p 325). C'est sa rencontre avec Asja Lacis (une bolchevique lettone, victime par la suite des purges stalinienne) et avec l'œuvre de Georg Lukács qui déclencha sa « conversion » au marxisme (Benjamin, 1979, p. 237). Conclue en 1926 (Benjamin, 1979, p. 394) et publiée en 1928, *Einbahnstrasse* est construite d'aphorismes, « c'est une rue qui doit ouvrir une perspective aussi profonde –le mot n'est pas à prendre métaphoriquement– que celle par exemple du célèbre tableau de Palladio à Vicence intitulé la rue » (Benjamin, 1979, p. 394). Si Ernst Bloch (1978, p.340) considère *Einbahnstrasse* comme un modelé « de la pensée surréaliste », pour Siegfried Krauer (2008, p. 231), l'importance de ce livre réside dans le fait que Benjamin, issu d'une sorte de « contemplation théologique », veut tirer le monde de son rêve. Theodor Adorno (1999, p. 39) et Terry Eagleton (2009, p. 75) eux, y reconnaissent l'aptitude micrologique-philologique. En effet, dans *Einbahnstrasse*, Walter Benjamin expose non seulement son style, à travers une « expérimentation typographique et une structure spasmodique » d'images et de phrases juxtaposées, mais il souligne également certains éléments qui exposent le *capitalisme comme une religion* : les insignes des magasins, la publicité et, bien sûr, les billets de banque, « ces petits cupidons innocents qui jouent autour des chiffres, ces déesses qui tiennent des Tables de la Loi et ce héros mûrissant qui rengaine son épée devant des unités monétaires, c'est un monde à soin seul : la façade de l'enfer » (Benjamin, 1988, p. 216).

Pour nous, *Einbahnstrasse* est une importante contribution aux analyses micrologique-marxistes de la modernité capitaliste. Ainsi, les aphorismes « Panorama impérial » et « Vers le planétarium » expriment non seulement une dénonciation du capitalisme en tant que religion mais aussi un appel à construire une autre forme de civilisation. Dans « Panorama impérial », on lit :

« Dans la profusion de ces expressions qui trahissent quotidiennement la sottise et la lâcheté qui maintiennent la vie du bourgeois allemand, celle qui se rapporte à la catastrophe imminente –comme quoi 'ça ne peut pas continuer ainsi' est

particulièrement mémorable [...] Toutes les relations intimes entre les êtres reçoivent une clarté pénétrante qui est presque insupportable, et dans laquelle elles peuvent à peine tenir. Comme, en effet, l'argent se trouve, de manière hégémonique, au centre de tous les intérêts vitaux, et que, par ailleurs, il constitue la frontière où s'arrête presque toute relation humaine, disparaissent de plus en plus, dans le domaine naturel comme dans celui des mœurs, la confiance irréfléchie, le repos et la santé » (Benjamin, 1988, pp.152-155).

Selon le philosophe et sociologue Theodor Adorno (1999, p. 28), la dynamique impérialiste de la Première Guerre mondiale qui causa une inflation, ont éveillé chez Walter Benjamin quelques « intuitions sociales » qui, en fin de compte, nuanceront son regard mélancolique :

« Un paradoxe étrange : les gens n'ont à l'esprit, quand ils agissent, que l'intérêt privé le plus borné, mais sont en même temps plus que jamais déterminés dans leur comportement par les instincts de masse. Et, plus que jamais, les instincts de masse s'égarer et sont devenus étrangers à la vie. Là où l'instinct obscur de l'animal, comme le racontent d'innombrables anecdotes, trouve une issue au danger imminent qui semble encore invisible, cette société en revanche, dont chaque membre n'a en vue que son abject bien-être, s'effondre comme une masse aveugle (avec une stupeur animale, mais sans le savoir vague des animaux), devant chaque danger, même le plus évident. La diversité des buts individuels devient insignifiante devant l'identité des forces déterminantes. Il est sans cesse apparu que l'attachement de la société à la vie habituelle, mais maintenant perdue depuis longtemps déjà, est si rigide qu'il annihile, même devant un péril extrême, l'usage proprement humain de l'intelligence, c'est-à-dire la prévision » (Benjamin, 1988, p. 154).

D'un point de vue romantique révolutionnaire, Benjamin propose une critique du productivisme capitaliste et reconnaît dans le même temps la relation que les peuples anciens avaient avec la nature. Cette relation

harmonieuse, examinée par certains théologiens, peut encore être observée chez certains peuples indigènes (Moltmann et Boff, 2016 ; Barros, 2011).

« Les plus vieux usages des peuples semblent nous adresser comme un avertissement : nous garder du geste de cupidité quand il s'agit d'accepter ce que nous reçûmes si abondamment de la nature. Car nous ne pouvons rien offrir à la terre nourricière qui nous soit propre. Il convient donc de montrer un profond respect quand on prend, en restituant à la terre une partie de toute ce que chaque fois nous reçûmes, avant même que nous nous emparions de ce qui nous revient. C'est ce profond respect qui s'exprime dans le vieil usage de la *libatio* [...] Si, un jour, la société, sous l'effet de la détresse et de la cupidité, est dénaturée au point de ne plus pouvoir recevoir que par le vol les dons de la nature, au point d'arracher les fruits encore verts pour les apporter de manière avantageuse au marché, et au point d'avoir à vider chaque plat pour n'avoir seulement plus faim, son sol s'appauvrira et la terre donnera de mauvaises récoltes » (Benjamin, 1988, p. 161).

Il n'est pas hasardeux que Benjamin termine *Einbahnstrasse* par le petit texte « Vers le planétarium ». En cela, nous identifions quelques graines de la conscience écosocialiste comme la réconciliation avec la nature, la dénonciation de la dynamique sacrificielle de la terre, la revendication du *Principe de soin* et l'idée de communauté.

Le projet du *Livre des Passages*, malheureusement inachevé par la mort tragique de Benjamin en septembre 1940, est une sorte de continuation d'*Einbahnstrasse*. Son objectif était de « saisir l'actualité comme le revers de l'éternité dans l'histoire et relever la marque de ce côté caché de la médaille » (Benjamin, 1979, p. 418). Tant une collection d'images dialectiques (Münster, 1996, p. 11) qu'une critique des fantasmagories du XIX^e siècle comme figures de l'enfer (Adorno, 1999, p. 18) ou encore une dénonciation des « illusions du progrès » (Löwy, 2015, p. 25), le *Livre des Passages* est l'expression d'une « théorie de l'expérience » et une approche novatrice du capitalisme en tant

que religion. Bien que l'intérêt de Walter Benjamin pour les grands magasins, les boutiques illuminées et les foules sur les grands boulevards de la capitale française date de 1913 (Benjamin, 1979, p. 53), nous observons dans le *Livre des passages* le déroulement de son analyse micrologique-marxiste de la modernité capitaliste. En accord avec certaines idées de Louis-Auguste Blanqui et Karl Marx, Walter Benjamin conclut que la modernité est une époque infernale (Benjamin, 2002). À ce titre, parmi les images du désir (*Wunschbilder*) qui figurent dans le *Livre des passages*, nous pouvons citer : l'Exposition universelle, la publicité, les barricades, les constructions métalliques, le flâneur, le collectionneur, les passages et, bien sûr, la mode comme élément axial du rite de vénération des marchandises.

La mode : le rite qui rend hommage à la marchandise

Le *Livre des Passages* n'est pas seulement une archéologie des différentes couches de la modernité. Il est aussi un essai gnoséologique suggestif dans lequel la théologie et le matérialisme sont magistralement combinés. À cet égard, les *images dialectiques* du rapport entre « l'angoisse mythique » et les fantasmagories du marché, exprimées dans la figure du flâneur, ou le lien entre les expositions universelles et le pèlerinage des masses, représentent la maturation des intuitions benjaminienes esquissées dans ce *texte fragmentaire* de 1921. Ainsi, Benjamin note que les passages « comme temples du capital marchand » (Benjamin, 2002, p. 68) sont « les temples consacrés à cette ivresse » (Benjamin, 2002, p. 87). Ces idées montrent la synthèse de son perspective théologique et de son approche marxiste particulière dans l'analyse de la « corrélation expressive entre l'économie et la culture » (Benjamin, 2002, p. 476) dans la modernité capitaliste. Pour Benjamin, « la mode est en conflit avec l'organique. Elle accouple le corps vivant au monde inorganique. Vis-à-vis du vivant elle défend les droits du cadavre. Le fétichisme qui succombe au sex-appeal de l'inorganique est le nerf de la mode. Le culte de la marchandise le prend à son service » (Benjamin, 2002, p. 40). En ce sens, nous pouvons soutenir que la mode est un élément fondamental

du culte de la marchandise, puisqu'elle stimule à la fois la circulation et la production capitalistes ainsi que les pratiques discursives d'une consommation géopolitiquement déterminée (Martínez Andrade, 2015).

D'autre part, il est intéressant de mentionner que, dans ses notes sur la mode, Benjamin reprend certaines idées d'un texte de George Simmel publié en 1895. Le sociologue allemand y suggère que la mode est le symbole de la forme sociale, puisqu'en elle se matérialise, paradoxalement, la tendance *psychologique* à l'imitation, et la propension à la cohésion sociale (Simmel, 1989, p. 167). En outre, Simmel reconnaît le fait que « les modes sont toujours des modes de classe ». En ce sens, le « facteur d'imitation » de l'imagination des membres des groupes subordonnés ne peut être ignoré. En ce qui concerne les « affinités » entre Benjamin et Simmel, il nous semble que le point de vue du sociologue mexicain Guillermo López Varela (2020, p. 160) sur les réminiscences entre le *texte fragmentaire* de 1921 et la *Philosophie de l'argent* de Simmel de 1900 est convaincant, car cet ouvrage montre comment la mythologie de l'argent pénètre toutes les sphères de la vie quotidienne.

La méthode micrologique-marxiste de Benjamin révèle à la fois les contradictions de la forme marchande et les particularités de la modernité capitaliste. Par conséquent, sa critique des *fantasmagories* pénètre le noyau dur de la formation sociale hégémonique. Le philosophe allemand écrit que : « les modes sont un médicament destiné à compenser à l'échelle collective les effets néfastes de l'oubli. Plus une époque est éphémère, plus elle est dans la dépendance de la mode » (Benjamin, 2002, p. 105). Cette idée est d'une grande profondeur, puisque, sans contourner la perspective marxiste, les analyses de Benjamin précèdent celles développées dans la seconde moitié du XX^e siècle par les théoriciens de l'hypermodernité (Lipovetsky, 1983).

Au cours des années 1980, le philosophe français Gilles Lipovetsky s'est attaché à identifier les transformations contemporaines de l'individualisme et les voies par lesquelles le processus d'individualisation entra dans le second cycle de sa trajectoire historique. La

mode fait partie des « dispositifs sociaux » étudiés par Lipovetsky. En s'éloignant de la perspective marxiste et de la « problématique de la distinction » (G. Simmel, P. Bourdieu, J. Baudrillard), Lipovetsky soutient que la « forme de la mode » est l'expression de la tendance néo-narcissique de la nouvelle ère de l'individualisme. Bien que Lipovetsky reconnaisse le rôle du productivisme de la logique capitaliste, son enthousiasme pour certains éléments de la modernité (par exemple, la publicité) nous apparaît problématique. Il écrit à ce sujet :

« La forme mode est en rupture avec la logique panoptique-totalitaire : la pub intègre dans son ordre la libre disponibilité des personnes et l'aléatoire des mouvements subjectifs. Avec elle, une nouvelle échelle du contrôle est en place, il ne s'agit plus de ne rien laisser dans l'ombre en administrant les moindres parcelles de la vie, il s'agit d'influencer un tout collectif en laissant les atomes individuels libre de se soustraire à son action. La pub s'exerce sur la masse non sur l'individu, son pouvoir n'est pas mécanique mais statistique. La discipline de l'infime a cédé le pas à une mode d'action négligeant l'univers du minuscule. Ni 'anatomie politique' ni technologie de l'assujettissement, la publicité est une stochastique de la stimulation » (Lipovetsky, 1987, p. 228).

Pour notre part, et face à la catastrophe environnementale, nous pensons que la mode et la publicité ont été des facteurs néfastes dans les formes de socialisation, car elles ont non seulement contribué à la reproduction élargie du capital, mais elles ont également encouragé une fièvre de la consommation effrénée. En fait, on ne peut ignorer la relation intime entre les marchandises (aujourd'hui des marques) et les magazines dans lesquels la publicité est présente. Pour le chercheur Anthony Galluzzo (2020, p. 3), à travers les magazines, les gens ne se tournent plus vers les marchandises, mais bien l'image des marchandises qui défile sous les yeux du consommateur-lecteur. À la fin du XIX^e siècle, ce type de magazine est devenu populaire aux États-Unis, et entre 1890 et 1905, les journaux mensuels sont passés de 18 millions à 64 millions d'exemplaires. En plus

de promouvoir le culte de la marchandise, le « Léviathan publicitaire » contribue à la pollution visuelle des pays urbains et ruraux. Pour le sociologue Michael Löwy :

« Si le capitalisme –notamment sous sa forme actuelle, néolibérale et globalisée– tend à la marchandisation du monde, à la transformation de tout ce qui existe –la terre, l'eau, l'air, les espèces vivantes, le corps humain, les rapports sociaux entre les individus, l'amour, la religion– en marchandises, la publicité vise à vendre ces marchandises, en soumettant les besoins des individus aux nécessités mercantiles du capital. Les deux systèmes participent du fétichisme de la marchandise, de la quantification monétaire de toutes les valeurs, de la logique d'accumulation à l'infini de biens et de capitaux. La logique du système publicitaire et celle du système capitaliste sont intimement liées et elles sont, toutes les deux, *intrinsèquement perverses* » (Löwy, 2011, p. 151)

Si les réflexions présentées par Lipovetsky (le rôle de la séduction dans le processus d'individualisation, la culture hédoniste, le culte de l'esthétique du soi et du corps) sont d'un grand intérêt, il nous semble que sa thèse sur « le sacré du Nouveau » (Lipovetsky, 1987, p. 217) comme particularité (ou vecteur) de l'aspiration à l'autonomie individuelle avait déjà été avancée par Walter Benjamin. Rappelons que tant dans *Einbahnstrasse* que dans le *Livre des passages*, le philosophe allemand a souligné le vieillissement de plus en plus accéléré (éphémère) des nouveautés et des inventions comme un trait caractéristique de la modernité. Cependant, contrairement au sociologue français, Benjamin n'abjure pas la perspective marxiste, mais l'intègre dans sa perspective théologico-matérialiste.

Pour sa part, et s'en tenant à la perspective de Lipovetsky, le sociologue Guillaume Erner (2006) souligne que l'histoire de la mode est indissociable de celle de la modernité. Bien que le travail d'Erner ne soit qu'une réactualisation des réflexions de Lipovetsky (la mode comme expression de la société narcissique, le poids du marketing publicitaire, la métamorphose du lien social, la critique de l'approche bourdieusienne sur la diffusion verticale des goûts), il nous semble qu'une de ses

contributions réside dans le fait qu'il montre l'importance des « célébrités » (*influentials*) dans la production du « désir mimétique » contemporain. Il est vrai que la relation entre le « culte des stars » et l'aliénation culturelle a une longue histoire, cependant, la relative démocratisation de l'accès aux réseaux sociaux (*Youtube, Twitter, Facebook* ou *Instagram*) a permis aux personnes extérieures au monde du divertissement (sport ou spectacle) de devenir les autorités qui dictent le goût et fixent la tendance de la consommation (Erner, 2016).

Le désir de participer à la « religion culturelle » du capitalisme n'amène pas seulement l'humanité à détruire les conditions naturelles qui rendent sa propre reproduction possible, mais il la conduit aussi à un niveau d'autodestruction narcissique sans précédent (Jappe, 2017). Rappelons que pour Benjamin, l'une des caractéristiques du *capitalisme comme religion* réside dans le fait que cette religion « n'est pas une réforme mais la destruction de l'être » (Benjamin, 2019, p. 59). Nous ne sommes donc pas surpris par l'influence de la mode sur la subjectivité des gens. Un tel cas, dans lequel le fétichisme de la marchandise atteint son paroxysme, se retrouve dans l'œuvre du photographe japonais Kyoichi Tsuzuki, *Happy Victims*, qui expose la dépendance totale et la soumission absolue de certains individus au pouvoir des marques. Les acheteurs compulsifs, les drogués de la promotion (*soldes*) et les idolâtres de la marchandise sont les nouveaux automates de la société néolibérale.

Dans le roman *Manger L'autre*, l'ethnologue mauricienne Ananda Devi critique la société de consommation. À travers l'histoire d'un adolescent souffrant d'obésité, l'auteure montre à la fois le poids de la « dictature de l'apparence » (Vigarello, 2010) et l'état infernal, nourri de réalités virtuelles, de cette société narcissique. Au fur et à mesure que la protagoniste vieillit, elle gagne également en volume. La relation entre le poids et la classe sociale (Scodellaro, 2020) est énoncée dans le monologue que la protagoniste établit avec la sœur qu'elle est censée avoir dévorée alors qu'elles étaient dans le ventre de sa mère. Critique de la fantasmagorie de la société capitaliste, ce roman révèle les

mécanismes, à la fois symboliques et matériels, que la *forme de la valeur* cache dans les rapports sociaux.

Conclusion

Si Walter Benjamin était un observateur et un critique passionné des dynamiques de la modernité, en particulier de ses expressions culturelles, sa mort tragique ne lui a pas permis d'assister aux transformations qui se sont produites au cours de ce que l'on appelle « l'âge d'or du capitalisme » : *Les Trente Glorieuses*. Néanmoins, ses intuitions et réflexions sur la catastrophe permanente de la modernité capitaliste restent valables. Contrairement à Walter Benjamin, certains théologiens de la libération ont vécu et théorisé la transformation du système capitaliste dans sa phase néolibérale (Assmann, 1984). Ils ont également examiné en profondeur la révolution de sa structure mythique (Sung, 2018). À cet égard, il faut reconnaître les contributions des théologiens tels que Franz Hinkelammert et Jung Mo Sung qui, reprenant quelques réflexions du philosophe allemand, ont étudié autant la violence sacrificielle que la théologie du péché de la modernité capitaliste. La privatisation de la sphère publique, la déréglementation des marchés financiers, la criminalisation de la pauvreté, la destruction des syndicats sont quelques-unes des caractéristiques qui ont façonné le modèle néolibéral au cours des années 1970. Alors qu'au Royaume-Uni, la police britannique bat les mineurs pour imposer les mesures de Keith Joseph, au Chili, l'armée, à la pointe de la baïonnette, applique les idées des *Chicago Boys*. Il y a eu un glissement, nous dit Jung Mo Sung (2018, p. 205), depuis le mythe du développement vers le mythe néo-libéral.

Nous observons donc une *continuité* dans la critique de la modernité (et de la notion de progrès) dans les premiers textes de Walter Benjamin et une *discontinuité* dans sa perspective théologico-politique produite durant l'été 1924 au moment où le philosophe allemand découvre le marxisme. Ainsi, ses intuitions soulevées dans le *texte fragmentaire* de 1921 seront présentes et approfondies dans le projet inachevé du *Livre des Passages*.

Finalement, nous sommes convaincus que la perspective marxiste romantique de Benjamin

nous permet de reconnaître le caractère antagoniste de la réalité puisqu'elle révèle à la fois le caractère fétichiste de la marchandise et la temporalité homogène et vide. En ce sens, son regard ne se contente pas de sauver les « promesses de la tradition » que l'on trouve sous les ruines et les décombres de l'histoire, mais il laisse également entrevoir la possibilité de fonder « un concept du présent comme l'*à-présent* dans lequel ont pénétré des échardes du messianique » (Benjamin, 1983, p. 207).

Références bibliographiques

- Adorno, T., *Sur Walter Benjamin*, Paris, Allia, 1999
- Agamben, G., *Profanations*, Paris, Rivages, 2005
- Assmann, H., *Crítica à lógica da exclusão. Ensaio sobre economia e teologia*, São Paulo, Paulus, 1994
- Barros, M., *Para onde vai Nuestra América. Espiritualidade socialista para o século XXI*, São Paulo, Nhanduti Editora, 2011
- Benjamin, W., *Correspondance 1910-1928*, Paris, Aubier, 1979
- Benjamin, W. *Essais 2 (1935-1940)*, Paris, Denoël, 1983.
- Benjamin, W., *Sens Unique*, précédé de *Une Enfance Berlinoise*, Paris, Maurice Nadeau, 1988
- Benjamin, W., Paris, *Capitale du XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 2002
- Benjamin, W., *Le capitalisme comme religion*, Paris, Rivages, 2019
- Bloch, E., *Thomas Münzer. Théologien de la révolution*, Paris, Union générale d'éditions, 1975
- Bloch, E., *Héritage de ce temps*, Paris, Payot, 1978
- Coelho, A. et Sung, J., « Capitalismo como religião : uma revisão teórica da relação entre religião e economia na modernidad », *Horizonte*, no. 53, 2019, p. 651-675
- Devi, A., *Manger l'autre*, Paris, Grasset, 2018
- Eagleton, T., *Walter Benjamin or Towards a Revolutionary Criticism*, London, Verso, 2009
- Erner, G., *Victimes de la mode ? Comment on la crée, pourquoi on la suit*, Paris, La Découverte, 2006
- Erner, G., *La souveraineté du peuple*, Paris, Gallimard, 2016
- Galluzzo, A., « Du magasin au magazine », *Le Monde diplomatique*, Octobre 2020, p. 3.
- Hinkelammert, F., *Hacia la crítica de la razón mítica*, Bogotá, Ediciones desde abajo.
- Jappe, A., *La société autophage. Capitalisme, démesure et autodestruction*, Paris, La Découverte, 2017
- Kracauer, S., *L'ornement de la masse. Essais sur la modernité weimarienne*, Paris, La Découverte, 2008
- Lipovetsky, G., *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983
- López Varela, G., « El Capitalismo como Religión y la Insurgencia de una devoción religiosa negativa », *Bajo el Volcán*, no. 1, 2020, p. 153-176.
- Löwy, M., *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire »*, Paris, PUF, 2001
- Löwy M. et Sayre R., *Esprits de Feu. Figures du romantisme anticapitaliste*, Paris, Sandre, 2010
- Löwy, M., « Le capitalisme comme religion : Walter Benjamin et Max Weber », *Raisons politiques*, no 23(3), 2006, p. 203-219
- Löwy, M., *Eco-socialisme. L'alternative radicale à la catastrophe écologique capitaliste*, Paris, Mille et une nuits, 2011.
- Löwy, M., « Walter Benjamin y la crítica del progreso » dans Cohen E. (édit.), *Walter Benjamin. Resistencias minúsculas*, Buenos Aires, Godot, 2015
- Martinez Andrade, L. *Religion sans rédemption. Contradictions sociales et rêves éveillés en Amérique Latine*, Paris, Van Dieren, 2015
- Moltmann J. et Boff, L., *¿Hay esperanza para la creación amenazada?*, México, Dabar, 2016
- Münster, A., *Progrès et Catastrophe, Walter Benjamin et l'Histoire*, Paris, Kime, 1996
- Mylondo, B., « Benjamin, pionnier de la décroissance » dans Benjamin, W., *Le capitalisme comme religion*, Paris, Rivages, 2019, p. 7-55
- Scodellaro, C., « L'anorexie, une maladie sociale », *Le Monde diplomatique*, septembre 2020.

Simmel, G., *Philosophie de la modernité. La femme, la ville, l'individualisme*, Paris, Payot, 1989

Sung, J., *Idolatria do dinheiro e direitos humanos. Uma crítica teológica do novo mito do capitalismo*, São Paulo, Paulus, 2018

Vigarello, G., *Les métamorphoses du gras. Histoire de l'obésité*, Paris, Seuil, 2010

Working Papers parus depuis 2019

- Laura Fortin, *La trame d'une anthropologie textile. Soixante-quinze ans d'évolution de l'artisanat textile féminin au Burkina Faso (1912 – 1987)*, FMSH-WP-2019-141, mars 2019.
- Emmanuelle Laurent, *Le rite de passage des 36 et 49 ans des hommes naxi – relations de parenté et origines plurielles impliquées (Yunnan, Chine)*, FMSH-WP-2019-142, juin 2019.
- Najwa Adra, Nadjé Al-Ali, Sana Farhat, Danièle Joly, Pénélope Larzillière, Nicola Pratt, *Women, violence and exiting from violence with a gendered approach: MENA region and diaspora*, FMSH-WP-2020-143, mars 2020.
- Florence Cassam Chenaï, *L'Humanitaire dans la Globalisation. Discours de l'aide et enjeux du triptyque «Humanitaire / Développement / Paix et sécurité» au Sahel : construction d'une « success story » ?*, FMSH-WP-2020-144, mai 2020.
- Dominique Méda, *Promouvoir de nouveaux indicateurs de richesse : histoire d'une « cause » inaboutie*, FMSH-WP-2020-145, juin 2020.
- Mara Magda Maftei, *La fiction posthumaniste - Michel Houellebecq-*, FMSH-WP-2020-146, septembre 2020.
- Florence Jany-Catrice & Grégory Marlier, *La santé des nouvelles régions françaises et son évolution (2008-2016)*, FMSH-WP-2020-147, septembre 2020.
- Carmel Christy Kattithara Joseph, *The City and the Sex Worker: Reading Caste and Gender in Life Writings*, FMSH-WP-2021-148, février 2021.
- Florence Jany-Catrice, Grégory Marlier and Amélie Lefebvre-Chombart, *The social health of the new French regions and its evolution 2008-2016*, FMSH-WP-2021-149, février 2021.

Retrouvez tous les working papers et les position papers sur notre site, sur hypotheses.org et sur les archives ouvertes halshs.

<http://www.fmsch.fr/fr/ressources/working-papers>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsch.hypotheses.org>